

RÉPONSE

Attention, amour et aveuglement moral

[Miranda Boldrini](#)

BSN Press | « *A contrario* »

2021/1 n° 31 | pages 111 à 116

ISSN 1660-7880

DOI 10.3917/aco.211.0111

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-a-contrario-2021-1-page-111.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour BSN Press.

© BSN Press. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Réponse

Attention, amour et aveuglement moral

MIRANDA BOLDRINI

Dans son essai « L'enfant des mots : attention et connaissance d'autrui chez Iris Murdoch », Layla Raïd explore d'un point de vue moral la notion d'« attention » et son rôle dans notre connaissance d'autrui. La référence principale de cette exploration est la pensée morale d'Iris Murdoch, dont Layla Raïd considère non seulement les essais philosophiques, mais aussi l'un de ses romans, *A Word Child* (Murdoch 2002). Par la référence à ce roman, elle montre l'exercice d'attention *aimante* que le roman de Murdoch requiert de ses lecteurs et lectrices, ainsi que la dimension proprement morale de cet exercice. C'est sur le lien entre attention et amour, et sur les manières de concevoir ces deux concepts, que nous allons nous concentrer dans ce qui suit.

Pour expliquer la notion d'attention à l'œuvre ici, Layla Raïd établit une relation novatrice entre la réflexion de Murdoch et l'approche phénoménologique de Paul Ricœur, dont elle montre un héritage commun dans leur lecture de Gabriel Marcel. La reconnaissance d'une proximité entre Murdoch et Ricœur contribue par ailleurs à éclairer la place originale d'Iris Murdoch dans la tradition de la philosophie analytique du XX^e siècle : l'intérêt explicite de Murdoch pour la philosophie morale française (Sartre, Gabriel, Weil) marque le dépassement d'une distinction traditionnelle entre philosophie analytique et philosophie dite continentale, et la proximité que montre Layla Raïd entre Murdoch et Ricœur ajoute un élément important à ce tableau. En effet, si Murdoch elle-même s'identifiait avec la tradition analytique (Murdoch 1997 : 59), elle en critiquait radicalement certains présupposés majeurs, telle la distinction entre fait et valeur.

Dans son approche critique, Murdoch souligne l'absence du concept d'« amour » du langage de la philosophie morale moderne, notamment dans la tradition analytique, absence qui serait représentative de ses défauts :

111

It seems to me that there is a void in present-day moral philosophy. [...] A working philosophical psychology is needed which can at least attempt to connect modern psychological terminology with a terminology concerned with virtue. [...] We need a moral philosophy in which the concept of love, so rarely mentioned now by philosophers, can once again be made central. (Murdoch 1971a : 45)

112

Dans la perspective de Murdoch, c'est de concepts d'« amour » et d'« attention » (Murdoch 1971b) que la philosophie morale devrait (re)partir. Ainsi, l'intérêt de Murdoch pour la philosophie dite continentale, et plus spécifiquement pour la philosophie française, peut se lire au prisme de cette exigence d'une philosophie morale qui se charge de proposer une psychologie morale réaliste et capable de récupérer ces concepts.

Dans son texte, Layla Raïd présente de la manière suivante le lien entre « attention » et « amour » dans la perspective morale de Murdoch sur la connaissance d'autrui :

L'ouverture à l'autre soulignée par Ricœur s'exprime, chez Murdoch, en termes d'amour. Ce terme fort désigne ce qu'on pourrait nommer, plus légèrement, le fait d'apprécier quelqu'un, de lui accorder une valeur et de le trouver important. [...] L'attention est, à son maximum, une orientation admirative vers l'autre, où notre joie est annexée à tout ce qui lui arrive de bien. (Les émotions négatives, le dégoût, la haine et la colère, ne sont pas compatibles avec l'attention : le dégoût nous détourne de l'objet, la haine cherche à le détruire, la colère à l'effrayer ou le contenir. L'attention, qui est orientée vers son objet, est ainsi de l'ordre de l'amour, avec ses différents degrés.) (Ce volume : 95-96)

L'attention est ainsi comprise comme pratique morale indispensable pour la connaissance d'autrui. Dans ce cadre, l'attention est expliquée en termes d'amour et, au contraire, entravée par des émotions négatives comme la haine et la colère. À partir de cette perspective, si l'amour est la condition nécessaire pour l'attention vers autrui, des émotions négatives amèneraient à une forme d'inattention morale, voire d'aveuglement. Ce qui émerge est alors une interprétation de l'attention en lien aux émotions morales : l'amour, et ainsi l'attention, seraient entravés par les émotions négatives et, à l'inverse, accompagnées par des émotions positives. À la lumière de cette question, je vais à présent évoquer un exemple qui, me semble-t-il, aide à problématiser le lien entre « attention » et « amour » dans la connaissance d'autrui.

Je voudrais à présent me concentrer sur le rapport entre attention et émotions, et considérer un exemple qui pourrait soulever des complications sur ce rapport entre

attention et amour, et l'opposition entre attention et émotions négatives, en ce qui concerne la connaissance d'autrui.

Dans un essai traitant de son expérience de femme philosophe à l'université dans les années 1970 (Nussbaum 2003), Martha Nussbaum revient à l'époque de son doctorat et raconte de son rapport avec G.E.L. Owen, son superviseur de thèse à Harvard. Owen était connu pour harceler sexuellement chaque femme qu'il rencontrait, et notamment ses doctorantes. Tout le monde était au courant du comportement d'Owen, qui agissait avec chaque femme de la même manière. Nussbaum n'a pas été épargnée par Owen, qui la considérait comme la meilleure parmi les doctorant-e-s du département : il a tenté plusieurs fois de coucher avec elle, allant jusqu'à se glisser dans son lit en pleine nuit. Nussbaum raconte avoir repoussé cet homme à chaque tentative, et comment ses refus, au lieu de décourager Owen, paraissaient nourrir davantage son obstination. Et comment, en même temps, ses collègues mâles considéraient le succès de Nussbaum comme n'étant dû qu'à sa liaison supposée avec Owen.

113

Par son regard d'aujourd'hui, Nussbaum reconnaît l'atteinte que le comportement d'Owen portait à la dignité des femmes qui acceptaient de coucher avec lui tout autant que de celles qui refusaient : toutes ces femmes sans distinction, nous dit Nussbaum, faisaient l'objet de mauvaises considérations de la part de leurs collègues, entraînant des conséquences négatives pour leurs carrières. Nussbaum souligne comment à l'époque, quand elle n'était qu'une jeune doctorante, elle ne reconnaissait pas cette atteinte portée à sa dignité et à celle des autres femmes ; au contraire, elle avait tendance à excuser et à minimiser le comportement de son superviseur, à s'en protéger tout en le regardant de manière bienveillante. Elle écrit à ce propos :

I admired Owen enormously, and I also felt sorry for him. Just as I never accused my mother of being drunk, even though she was always drunk, so I managed to keep my control with Owen, and I never said a hostile word to him. I knew I would never sleep with him, and that I would go on working with him, and that he would not turn against me. (Nussbaum 2003 : 100)

Dans ce passage, Nussbaum parle d'admiration pour cet homme, et de sympathie pour sa « vie triste ». Elle parle de son rapport à lui en le mettant en analogie à celui à sa mère : dans les deux cas, l'amour pour les personnes qui en sont l'objet se lie, de manière certes complexe, à une incapacité de les connaître dans leur entièreté, faite aussi d'aspects négatifs, voire dangereux et effrayants, qui ne sont pas vus par

la jeune Nussbaum. Dans le récit de Nussbaum, le souci pour cet homme, l'admiration bienveillante et l'affection pour celui-ci, dépassent la possibilité de prendre soin de soi et de se soucier des autres femmes assaillies : les conséquences négatives de son comportement ne sont pas vues, l'image de cet homme n'est pas revue. Dans cet exemple, de manière paradoxale, l'amour semble être étroitement lié à une forme d'aveuglement moral de certains détails de la situation, à un regard illusoire, et non pas à l'attention et à un regard réaliste.

114

La description de Nussbaum soulève certes nombre de questions, d'ordre psychologique, social et politique. Par ailleurs, le changement de perspective de Nussbaum sur Owen, de sa jeunesse à l'âge adulte, correspond aussi à un changement culturel radical dans lequel le féminisme a eu un rôle fondamental, en bref la possibilité de décrire et de conceptualiser négativement le genre de comportements d'Owen comme du « harcèlement sexuel ».

Sans pouvoir aller plus loin ici sur ces sujets, je propose de réfléchir à l'exemple de Nussbaum de la façon suivante. Comme le montre Layla Raïd, dans la pensée morale de Murdoch, l'attention, capacité morale fondamentale, est liée à l'amour. Or, le récit de Nussbaum semble proposer un cadre inverse : on peut interpréter son histoire comme celle d'un aveuglement, ou d'une inattention, orienté par l'amour. Nous pouvons vouloir soutenir alors qu'on est face à deux représentations différentes de l'interaction entre « amour » et connaissance *réaliste* d'autrui : dans la conception de Murdoch, l'amour est représenté comme condition nécessaire pour la connaissance d'autrui ; dans l'histoire de Nussbaum, l'amour apparaît au contraire comme une source (potentielle) de faillite dans la connaissance d'autrui.

A cette opposition on pourrait apporter deux conclusions divergentes : la notion d'« amour » de Murdoch ne serait-elle qu'une illusion philosophique, ne rendant pas compte de la complexité des dynamiques psychologiques, sociales et politiques caractérisant l'amour ? Ou l'amour de la jeune Nussbaum pour son superviseur serait-il à considérer comme du « faux » amour ? (Mais que serait alors du « vrai » amour ?)

L'impasse exprimée par ces questions pourrait être surmontée si l'on se concentre non pas sur la dimension émotionnelle de la conception de l'amour ici en jeu, mais plutôt sur sa dimension épistémique (qui n'exclue pas pour autant une relation avec la dimension émotionnelle). On pourrait expliquer cette conception de l'amour comme une posture épistémique, qui intéresse notre intériorité et donc aussi la sphère des

émotions, sans pour autant être comprise comme une émotion. L'«amour» serait alors à considérer ici comme une *pratique* à la fois morale et épistémique¹, qui prend la forme non pas d'une émotion qu'on éprouve envers quelqu'un, mais la forme d'une révision ou d'une suspension du jugement, une *posture* permettant de se laisser toucher par ce qui est hors de nous en limitant la place de notre ego préoccupé et dévorant, dans les termes de Murdoch (1971a). Dans cette perspective, l'«amour» apparaît alors comme un *travail sur soi orienté vers l'autre*, qui peut être favorisé par certaines émotions, sans pour autant dépendre de celles-ci. Dans ce cadre, l'«amour» se placerait alors, pour ainsi dire, à un niveau différent que celui des émotions, tout en y interagissant. Se concentrer sur la dimension épistémique-morale du concept d'«amour» à l'œuvre dans la perspective de Murdoch paraît une manière de ne pas créer d'opposition entre cette perspective sur l'attention morale, et des cas dans lesquels l'amour semble, au contraire, faire obstacle à notre perception morale.

115

1 Pour une interprétation de l'attention chez Weil qui va dans cette direction, cf. Bourgault 2016.

Références

BOURGAULT Sophie (2006), « Attentive Listening and Care in a Neoliberal Era: Weilian Insights for Hurried Times », *Etica & Politica/Ethics & Politics*, vol. XVIII, n° 3, pp. 311-337.

NUSSBAUM Martha (2003), « “Don’t Smile So Much”: Philosophy and Women in the 1970s », in *Singing in the Fire. Stories of Women in Philosophy*, L. M. Alcoff (dir.), Lanham, Rowman & Littlefield.

MURDOCH Iris (1957), « Metaphysics and Ethics », in *The Nature of Metaphysics*, D. F. Pears (dir.), London, Macmillan.

116 MURDOCH Iris (1971a), « On God and Good », in *The Sovereignty of Good*, Londres, Routledge & Kegan Paul, pp. 45-74.

MURDOCH Iris (1971b), « The Idea of Perfection », in *The Sovereignty of Good*, Londres, Routledge & Kegan Paul, pp. 1-44.

MURDOCH Iris (2002 [1975]), *A Word Child*, Vintage, London.